

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DIMANCHE, 22 DÉCEMBRE.

La troisième vertu réservée par Dieu à la doctrine catholique est la charité. La charité, prise dans son sens le plus général, est le don de soi. Lorsqu'elle regarde Dieu, c'est le don de soi à Dieu; lorsqu'elle regarde l'homme, c'est le don de soi à l'humanité. Mon intention n'est pas de traiter aujourd'hui de la charité envers Dieu, mais seulement de la charité envers l'homme; et, même, sous ce rapport, je la déclare réservée à la doctrine catholique, non pas en ce sens que l'homme, abandonné à l'impulsion de la nature, ne se donne jamais; je le nie: il se donne à sa famille, il se donne à ses amis, il se donne à sa patrie, il se donne, enfin, dans une certaine mesure. Car, si Dieu, en dehors de toute doctrine divine, ne lui avait pas permis le don de soi, l'humanité ne subsisterait pas un seul moment. Mais bien que cet élément soit de première nécessité pour la vie humaine, cependant, afin que le triomphe de la doctrine divine fût assuré jusque là, Dieu a réservé l'expansion et la donation totale de l'homme à l'action de sa doctrine sur les âmes.

L'homme est complexe; il a beaucoup à donner; par conséquent je ne puis pas embrasser d'un seul coup cette histoire de la donation de soi. C'est un embarras pour l'orateur, mais un embarras dont il a le droit et le devoir de se féliciter, puisqu'il honore la grandeur de ses semblables.

L'homme peut se donner en tant qu'il est intelligence, en tant qu'il est sentiment, en tant qu'il est vie extérieure, et par conséquent la charité embrasse le don de soi sous ce triple point de vue. En tant que l'homme est intelligence, il est une doctrine, et le don de soi, sous ce rapport, n'est autre chose que le don de la doctrine qui fait la vie de notre esprit. Or, je dis que la charité de la doctrine, que le don de soi quant à la doctrine est une vertu réservée à la doctrine catholique. Je dis que la doctrine catholique est la première qui ait aimé l'humanité, la seule encore aujourd'hui qui aime l'humanité, qui cherche l'humanité, qui donne à l'humanité, qui se dévoue à l'humanité. Je dis qu'en dehors d'elle, malgré l'orgueil qui pousse les inventeurs de doctrine à répandre et à faire adorer leurs pensées, ils sont condamnés à une expansion pauvre, stérile et sans dévouement au sein de l'humanité. La première et la seule, la doctrine catholique est douée de la force de donation; la première et la seule, elle a inspiré à l'homme le don de soi quant à l'intelligence et à la vérité. C'est ce que je vais vous faire voir, s'il plaît à Dieu.

Que l'homme donne son bien, la terre qu'il tient sous ses pieds, c'est beaucoup; pourtant c'est le don d'une chose étrangère à lui. Qu'il donne son cœur, c'est davantage; mais ce cœur, tout précieux qu'il soit, c'est le don d'une chose changeante et mortelle; un temps viendra qu'il ne pourra plus faire même le mouvement qui est nécessaire pour se donner. Or, il y a dans l'homme quelque chose qui, tout en étant lui-même, est plus que lui, qui ne passe, ni ne change, ni ne meurt: que dis-je? qui est plus qu'immortel, qui est éternel. Car, Leibnitz l'a dit, l'homme est un composé de temps et d'éternité, et c'est par la vérité que l'éternité entre dans son composé. Fille de l'éternité, éternelle elle-même, la vérité est tombée dans le temps en tombant dans l'intelligence de l'homme, et, exposée par cette cohabitation à souffrir de notre nature, elle nous communique aussi les droits de la sienne. Tandis que tout s'altère en nous, même les sentiments du cœur et les facultés de l'âme, la vérité y conserve son immuable vie, et en la donnant aux autres, nous leur donnons quelque chose qui nous survit à nous-mêmes, qui survit à toute mort, qui fleurit dans les tombeaux, qui se pare des siècles comme de grâces survenues à la jeunesse de son éternité.

C'est pourquoi, Messieurs, le don de cette partie de nous-même est le don de soi par excellence, et la charité de la doctrine est la première charité. Charité d'autant plus nécessaire que l'homme n'aime pas la vérité, qu'il en méconnaît le bien, et lui oppose constamment l'inertie de l'ignorance et l'activité de l'erreur. Semblable à un malade qui refuse ou dénature le dicame de la vie, l'humanité, ce grand malade, repousse d'une main persévérante le breuvage éternel de la vérité que Dieu lui envoie du ciel. Et c'est pourquoi il faut à la doctrine non seulement la volonté de se donner, mais l'amour, le courage, la patience, l'héroïsme du don poussé jusqu'au martyre même.

Et s'il existe vraiment une doctrine divine, si Dieu a parlé aux hommes, ne sentez-vous pas que la charité de cette doctrine, venue de Dieu, doit être hors de toute comparaison? Car si Dieu a donné son Verbe au monde, comme évidemment il ne l'a donné que par amour, il a dû mettre au fond

de ce Verbe destiné au genre humain un art, un dévouement, une force de donation qu'aucune autre doctrine ne sût imiter, et qui fût qu'en présence de celle-là toute donation doctrinale fût languissante, inerte, morte; il a dû vouloir que le verbe humain ne fût qu'un torrent desséché, tandis que le Verbe divin, tout palpitant d'amour et de vie, courrait à pleins bords dans l'humanité, comme les flots de toutes les sources et de tous les fleuves divisés, mais unis, courent sans relâche à la surface et dans les entrailles de la terre pour la vivifier.

Je me fais fort de vous démontrer qu'il en est ainsi: que toute doctrine humaine, au point de vue de l'expansion, n'est qu'un cadavre, et qu'au contraire la doctrine catholique, sous le même rapport, est une doctrine vivante, qui est perpétuellement pour l'humanité ce qu'est pour son époux une jeune vierge qui aborde l'autel, et y fait ses premiers et joyeux serments.

Commençons la comparaison par l'antiquité.

La Chine, l'Inde, la Perse, l'Égypte, la Grèce et Rome, voilà, si je ne me trompe, l'antiquité tout entière. Eh bien, dans cette antiquité multiple, vaste, longue, semée d'événements, où tant de peuples ont joué un rôle connu de nous, avez-vous jamais senti la palpitation de la doctrine? y avez-vous rencontré l'apostolat, et un apostolat qui eût le genre humain pour but?

Qu'a fait la Chine pour la vérité? quels vaisseaux a-t-elle, de ses côtes, jeté vers le monde, pour y porter une parole au nom de l'homme et au nom de Dieu? où sont ses mandarins? qui les a rencontrés hors de chez eux? qui les a ouïs? où est quelque part le témoignage de leur sang? Il a fallu, pour les connaître, leur députer, des extrémités de la terre, des hommes que leur orgueil a repoussés, refusant leur oreille au genre humain, après leur avoir refusé leurs lèvres, également incapables d'instruire et d'être instruits.

Qu'a fait l'Inde pour la vérité? Pliée et repliée dans les langes de ses castes, elle a fait comme un enfant qui crie assez haut pour être entendu de sa nourrice. J'entends sa voix entré l'Immaüs et la mer, par delà même encore, mais toujours dans un cercle retréci; ses brahmes, ses philosophes, ses schismes et ses hérésies, célèbres parce que nous les étudions, ne lui ont créé qu'un mouvement local, demeuré en gloire et en effets au-dessous de leur bruit même.

La Perse, avec son Zoroastre, n'a fait ni mieux ni plus. Pour l'Égypte, vieux sanctuaire, terre célèbre entre toutes, quand j'y pénètre à la suite de la science contemporaine, qu'est-ce que j'y trouve? des momies dans des souterrains, des pyramides qui cachent une poussière sans nom, des sphinx au bord des temples, des hiéroglyphes mystérieux, le secret partout, au front des monumens les plus gigantesques comme au fond des tombeaux. Ce peuple avait peur de dire, et quand un savant meurt après avoir déchiffré trois lignes de son écriture, il meurt fameux.

Mais voici la Grèce, elle parlera au moins, celle-là; le monde, entendra sa voix. N'est-elle pas la patrie d'Homère, d'Hésiode, d'Orphée, d'Euripide et de tant d'autres? La muse, comme dit un poète, ne lui a-t-elle pas donné le génie et l'éloquence? Il est vrai, sa bouche et sa plume ont tout célébré. Nous en tirons encore des marbres élégants, nous allons mesurer les frontons de ses temples, nous apportons dans nos musées les pierres qu'elle a touchées de son doigt inspiré, sa mémoire nous poursuit: et pourtant, avec des dons si rares et cet immortel succès, qu'a-t-elle fait pour la vérité? où sont les traces de son apostolat? où sont ses missionnaires et ses martyrs? Elle nomme Socrate, c'est son chef-d'œuvre, Socrate, qui affirme Dieu à quelques disciples chéris et qui meurt en leur léguant pour dernier soupir un sacrifice aux faux dieux!

Voilà toute l'histoire de l'expansion des doctrines dans l'antiquité, en y ajoutant Rome, qui n'eut rien d'universel que son ambition. Cette histoire est courte, et ne vous en étonnez pas; l'erreur et la vérité n'ont besoin que d'un regard pour être reconnues; c'est Dieu qui a donné leur signe à l'une et à l'autre, et, mieux que Tacite, Dieu abrège tout.

Vous avez vu la mort, voulez-vous voir la vie? Vous avez vu l'égoïsme, voulez-vous voir la charité? Jésus-Christ est au moment de quitter ses disciples et le monde; il va leur dire sa dernière parole, son suprême testament. Écoutez-le, il est court aussi: *Allez et enseignez toutes les nations.* Allez, n'attendez pas l'humanité, mais marchez au devant d'elle: enseignez, non pas en philosophe qui discute et qui démontre, mais avec l'autorité qui se pose et qui s'affirme; parlez, non à un peuple, non à une région, non à un siècle, mais aux quatre vents du ciel et de l'avenir, mais jusqu'aux extrémités

les plus reculées de l'espace et du temps, et à mesure que la hardiesse ou le bonheur de l'homme découvriront des terres nouvelles, allez aussi vite que son courage et que sa fortune : prévenez même l'un et l'autre, et que la doctrine dont vous êtes les héritiers soit partout la première et la dernière. Quel testament, Messieurs ! Ce ne sont que trois mots, mais nul homme ne les avait dits. Cherchez où vous voudrez, jamais vous ne rencontrerez ces trois mots : *Allez et enseignez toutes les nations*. Il n'y a qu'un homme qui les ait dits, il n'y a qu'un homme qui pouvait les dire, un homme sûr de l'efficacité de sa parole. Car vous concevez bien que lorsqu'on meurt en voulant laisser quelque chose après soi, on pèse ses ordres derniers, et qu'on n'en donne pas de ceux que l'événement peut convaincre de mensonge ou de vanité. Une parole aussi absolue que celle-ci : *Allez et enseignez toutes les nations*, suppose une certitude sans bornes, le coup-d'œil d'un prophète qui, prêt à se coucher, regarde sur sa tombe l'humanité à jamais attentive et obéissante. Or, cette parole a été dite par Jésus-Christ : le premier il l'a dite, le dernier il l'a dite, le seul il l'a dite. Toutefois, j'en conviens, ce n'est encore qu'une parole, il faut voir si l'accomplissement y a répondu.

Quelque temps après qu'elle eut été prononcée, il se passait dans l'univers un phénomène singulier. L'univers, ce quelque chose qui suit et qui demeure, qui souffre et qui rit, fait la paix et la guerre, qui renverse et qui sacre les rois, qui s'agit sans savoir d'où il vient ni où il va, ce chaos, enfin, écoute avec stupour un bruit dont il n'avait pas l'idée et qu'il ne se représente pas bien. Comme dans la nuit, quand tout est tranquille, et qu'on entend autour de soi je ne sais quel être qui marche, l'univers pour la première fois entend une parole qui vit, qui se meut, qui est à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Ephèse, à Athènes, à Alexandrie, à Rome, dans les Gaules, du Danube à l'Euphrate et par-delà ; une parole qui a été plus loin que Crassus et ses bataillons, plus loin que César ; qui s'adresse aux Scythes comme aux Grecs ; qui ne connaît pas d'étrangers ni d'ennemis ; une parole qui ne se vend pas, qui ne s'achète pas, qui n'a ni crainte ni orgueil ; une parole toute simple, qui dit : Je suis la vérité et il n'y a que moi. Saint Paul a déjà paru devant l'aréopage et étonné par sa nouveauté ces chercheurs séculaires de nouveautés ; ils ont créé un mot pour peindre leur surprise, mot heureux et qui caractérise le phénomène dont l'univers commence à soupçonner la puissance : *Que nous veut* disent-ils, *ce semeur de paroles*. Ces philosophes avaient vu dissertar, analyser, diviser, démontrer, faire sa fortune et sa gloire avec la rhétorique et la philosophie ; ils n'avaient pas encore vu semer la vérité dans le genre humain comme une graine efficace qui germe en son temps, et qui n'a besoin que de sa propre nature pour fleurir et porter des fruits.

La chose était faite. L'empire romain ne pouvait plus se dissimuler l'apparition d'une réalité nouvelle qui ne venait pas de lui, qui s'était installée chez lui, sans lui, et qui déjà s'étendait plus loin que lui. Il se consulta. Les politiques, les gens qui voient de haut et de loin, qui savent les destinées des peuples et leur ont marqué leurs siècles et leur quart d'heure, tout ce monde s'assembla sur le Palatin, devant César, pour aviser à bien voir ce que c'était que cette chose qui, sans la permission du préfet du prétoire, se permettait de courir de l'Inde à l'Ibérie, jusqu'en des lieux où les ordres de César n'allaient pas. Soyons justes, ils virent très bien sa force et leur faiblesse ; ils connurent que l'humanité ne possédait aucune parole capable de lutter contre la parole qui se révélait, et ils n'eurent plus que le choix de l'accepter comme un fait entré dans les destinées du genre humain, ou d'essayer contre elle, en désespoir de cause, la puissance du bourreau. Ils choisirent ce dernier parti ; car pour adopter l'autre, il eût fallu plus que du génie, ils eussent eu besoin d'humilité. Les Césars ne s'en piquaient pas. Ils espéraient de la force ce qu'ils n'espéraient pas de la sève doctrinale amassée depuis quarante siècles dans les grands vaisseaux de l'humanité. Il ne s'agissait plus pour la doctrine catholique de se donner par la simple effusion de l'enseignement ; l'Empire se levait pour étouffer le Verbe dans la gorge de l'apostolat. Il fallait se taire ou mourir ; il fallait mourir en croyant que le sang parle mieux que la parole en faveur de la vérité. Il se présentait même une question préalable : fallait-il aimer l'humanité ingrate et homicide jusqu'à mourir pour elle ? Ne pouvait-on se retirer d'elle, et paisibles possesseurs de la vérité pour soi, laisser le monde où il était ?

Mais la vérité est charité, et la charité n'est pas le don de soi à ses amis, à ses parents, à ses concitoyens ; elle est le don de soi aux étrangers, et aux ennemis, à tous sans distinction. L'Evangile avait prévu le cas et y avait pourvu ; il avait dit : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*. Il avait ajouté : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient ; ainsi serez-vous les fils de votre Père qui est au ciel, lequel fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants*. Et quant à l'efficacité du sang répandu en témoignage pour la vérité, le Christ y avait aussi pourvu. N'avait-il pas, au moment suprême et par son dernier soupir, converti le centurion qui gardait son supplice, et, après sa mort même, le coup de lance qui perça son côté n'avait-il pas fait du soldat paricide un croyant et un saint ? C'étaient là des avis prophétiques, c'était la fraternité de l'apostolat et du martyre éternellement révélée. On y fut fidèle. Quand l'Empire demanda leur sang aux apôtres, pour étouffer leurs paroles, ils savaient que le sang est la parole à sa plus haute puissance ; ils mouraient pour mieux parler morts que vivants. Ce fut presque une loi qu'aucune terre ne remontait à Dieu qu'arrosée du sang des martyrs.

Maintenant, Messieurs, ma tâche est trop aisée ; nous n'avons pas de

temps à perdre dans de faciles énumérations. L'empire romain devint chrétien par l'apostolat ; les Barbares le devinrent à leur tour par la même voie. Et quand un monde nouveau s'ouvrit à Vasco de Gama et à Christophe Colomb, des légions de missionnaires se précipitèrent sur leurs pas ; l'Inde, la Chine, le Japon, des îles et des royaumes sans nombre furent évangélisés. Des lacs du Canada aux rives du Paraguay, l'Amérique fut visitée par la parole du Christ ; elle habita dans les forêts, sur les fleuves, aux creux des rochers ; elle séduisit le Caraïbe et l'Iroquois ; elle aima et fut aimée d'un amour unique par mille races perdus dans ces vastes continents. Et encore aujourd'hui, malgré les malheurs qui l'ont décimée en Europe, et qui semblaient avoir tari le lait de ses mamelles, elle poursuit l'œuvre lointaine de sa propagation. L'Océanie, monde éparpillé dans la mer, reçoit sur les récifs de ses îlots la doctrine qui a converti les grandes terres ; les anciennes missions refleurissent, de nouvelles commencent, et le sang coule encore pour la vérité comme au temps de Galère et de Dioclétien. Vous avez ce spectacle sous les yeux, Messieurs, la charité de la doctrine catholique n'est pas une antiquité de musée ; elle vit parmi vous, elle sort de vous ; vos frères de patrie et de famille, au moment où je parle, couvrent de leurs voix et de leurs vertus tous les points du globe. Les *Annales de la Propagation de la Foi* font suite aux *Lettres édifiantes et curieuses*, celles-ci aux légendes du moyen âge, et les légendes aux Actes des Apôtres. Chaque jour, pour la même cause, des hommes sont emprisonnés, meurtris, déchirés, mourant de faim, de soif, d'oubli de tout le monde, mais inébranlables et contents, parce qu'ils ont été choisis pour accomplir le testament de Jésus-Christ : *Allez et enseignez toutes les nations*.

Je n'ai pas besoin d'insister davantage ; il est trop clair que la doctrine catholique a été la première qui ait porté l'homme à la donation de soi quant à l'intelligence, la première en qui la vérité ait été charité. J'ajoute que, seule encore aujourd'hui, elle possède ce privilège, privilège devenu bien plus remarquable dans le monde nouveau que dans le monde ancien. Car autrefois on pouvait penser que le secret de l'apostolat n'était pas révélé ; mais aujourd'hui qu'il est manifeste, sa possession toujours réservée à la doctrine catholique, par exclusion de toute autre, est assurément un phénomène aussi curieux que démonstratif.

A continuer.

BULLETIN.

Principales questions du jour. — Bibliographie. — Article communiqué : Du dénigrement.

— Nous n'avons pu encore nous procurer le nouveau bill d'éducation, tel qu'il a été sanctionné par S. Ex. le Gouverneur-Général. S'il est nécessaire et que les changements soient aussi nombreux qu'on l'a dit, nous nous ferons un devoir de le reproduire en entier sitôt que nous l'aurons reçu. Il est bien probable que nous aurons aussi quelques observations à y ajouter. Ce sera alors le tems de le faire. Aujourd'hui il ne sera peut-être pas peu amusant et instructif en même tems, de jeter un coup-d'œil rapide sur quelques-unes des principales questions du jour qui occupent presque exclusivement les esprits et l'attention publique. Il sera aisé de s'apercevoir que c'est presque partout uniquement la prospérité matérielle et industrielle, qui fait l'objet des sollicitudes gouvernementales. Bien plus, assez souvent même, c'est l'intérêt de parti seul qui sert de règle et de mobile à la conduite des gouvernans. Les améliorations morales et intellectuelles, qui devraient toujours tenir le premier rang, sont partout heureuses, quand elles méritent seulement, quelquefois par hasard, une mention honorable. Ce sont toujours les affaires temporelles qui captivent toute l'attention. Cependant, malgré les efforts que l'on fait pour faire rendre une justice égale à tous les sujets, malgré les soins qu'on apporte à dévoiler les abus et à les réprimer, malgré les accusations et les dénonciations lancées contre les coupables, le mal se propage et les injustices sont comme à l'ordre du jour. Ce désordre ne peut venir que d'un vice de constitution, et malheureusement le discours vraiment instructif, que M. Taché a prononcé, sur le budget à la dernière session, et que nous sommes encore obligé de remettre à un autre numéro faute de place, n'a fait que trop pressentir l'existence d'un semblable vice parmi nous. La partialité y a paru si palpable, que tous les partis se sont accordés à la reconnaître. Cependant telle est la nature de cette injustice que le remède a paru encore plus dangereux que le mal. Telles sont les tristes conséquences qui doivent toujours en résulter, chaque fois que les principes sont faux. On veut que l'intérêt de parti soit seul le mobile des actions des gouvernans, il faut donc vouloir aussi qu'une fraction seule de la société puisse en profiter. Cet inconvénient ne vient pas des hommes, mais du principe lui-même.

Une question qui attire encore une attention toute particulière, surtout de la part des commerçans et des financiers de ce pays, c'est la réforme fiscale que le gouvernement des Etats-Unis vient d'introduire dans son système de douane, relativement au transit libre des marchandises destinées au Ca-

anda. La liberté du commerce est à l'ordre du jour, et c'est elle qui a peu près, en ce moment, tous les honneurs de l'attention publique. On a commencé à regarder, depuis quelque temps les droits de douane imposés sur plusieurs objets, comme nuisibles à la société et à la prospérité de l'Etat. C'est surtout l'Angleterre qui donne l'exemple de l'initiative. Aussi le projet de réforme fiscale, présenté au Parlement par Sir Robert Peel, fait-il sensation non seulement dans la mère-patrie, mais encore jusqu'au sein du Cabinet américain. On croit que ce dernier se laissera entraîner par l'exemple de Sir Robert Peel et qu'il ne tardera pas à faire quelques démarches pour sortir du *statu quo* dans lequel il paraissait assez se complaire, et à introduire des changemens essentiels dans la loi des douanes. La chronique va jusqu'à signaler la retraite de M. Buchanan, secrétaire d'Etat, parce qu'il est opposé à un remaniement du tarif. On peut bien penser qu'une question, qui affecte si fortement les intérêts de parti, ne peut manquer de causer une grande sensation parmi nos voisins. Aussi est-ce une grande partie du thème politique des journaux américains. La récente destitution de presque tous les fonctionnaires publics du Massachusetts, qui dévalaient leur nomination à M. Tyler, et que M. Polk vient de remplacer par des créatures de son parti, a tout naturellement suscité un grand nombre de plaintes et de récriminations d'un côté, tandis que d'un autre elle a mis en quête une foule de chercheurs de place et fait naître plus d'une espérance déçue, d'autant plus qu'on ne regarde les destitutions du Massachusetts, que comme le coup-d'essai de M. Polk et le commencement d'une nouvelle organisation générale. On peut donc bien s'imaginer que cette conduite du Président doit produire sur un grand nombre d'esprits, au moins pour le moment, une sensation encore beaucoup plus vive que les grandes questions du tarif, de l'annexion du Texas et de l'occupation de l'Orégon. Car il ne faut pas oublier que dans un gouvernement de parti, c'est presque toujours l'intérêt particulier qui est le premier mobile des meneurs et que l'avantage du vainqueur consiste surtout à supplanter le vaincu, à s'emparer de ses charges et à recueillir ses dépouilles. Ce serait même perdre le fruit de la lutte que de ne pas réclamer cette curée. Aussi les démocrates commençaient-ils à se plaindre de l'inaction de M. Polk et à l'accuser d'ingratitude et de sympathie pour les Tyleristes. C'est probablement pour faire cesser les plaintes et ne pas perdre davantage l'affection de son parti, que M. Polk s'est décidé à ce remaniement. Si ce qu'on dit est vrai, ce ne peut être du moins dans l'intérêt public qu'il l'a fait. Car il paraît que les quelques nouveaux fonctionnaires qu'il vient de nommer, sont loin d'avoir l'habileté de ceux qu'ils remplacent... Un semblable système peut-il durer longtems ? Nous ne le croyons pas.

—L'*Aurore* d'hier fait remarquer que la traduction du discours prononcé par S. Ex. le Gouverneur-Général, à la clôture du dernier parlement, dont nous nous sommes servi avec les autres feuilles françaises et avec l'*Aurore* elle-même, n'est point tout-à-fait correcte, et que dans deux places lord Metcalfe a affecté visiblement de faire entendre qu'il espérait rencontrer les membres dans un prochain parlement. Cette remarque paraît être faite pour annoncer que Son Excellence ne partira point et détruire ainsi les bruits qu'on répandait sur son prochain rappel.

—On lit dans la *Minerve* :

Un journal de Bytown (*The Packet*) dit qu'un couvent pour les jeunes personnes du sexe vient d'être établi dans cette ville, par les sœurs grises de Montréal. L'institution est dirigée par six de ces sœurs. Un changement remarquable, ajoute ce journal, se fait déjà sentir dans l'éducation morale et sociale des enfans qu'elles surveillent, et qui sont au nombre de plus d'un cent.

—On lit dans le *Transcript* :

Quatre enfans brûlés.—A Beauharnais, dans la nuit du 19 au 20 de mars le feu prit à la maison de M. McCarty, et quatre enfans périrent dans les flammes; le père et la mère n'échappèrent qu'avec peine au danger, et furent grièvement blessés. A cette nouvelle, on fit une souscription dans la ville pour soulager ces infortunés, et nous avons le plaisir d'apprendre que l'on a collecté une bonne somme en peu de tems.

—Nous avons reçu un ALMANACH DU CLERGÉ CATHOLIQUE DES PROVINCES DE L'AMÉRIQUE DU NORD, POUR 1845, accompagné d'un autre petit livret intitulé : ASSOCIATION DE PRIÈRES POUR LES PRÊTRES DÉFUNTS, publiés à Québec. Ils sont en vente à ce bureau (voir l'annonce de ce jour).

Nous sommes persuadé que l'almanach ne peut pas manquer de faire plaisir à MM. les curés, et qu'ils ont déjà senti depuis longtems le besoin d'une semblable publication. Quoique l'édition actuelle, qui devait paraître au commencement de la présente année, n'ait pu être mise en vente que depuis quelques jours, et qu'elle ne soit pas aussi complète qu'on pourrait le désirer et qu'elle le deviendra par la suite, à cause des obstacles qui se rencontrent toujours chaque fois qu'on commence une publication de ce genre, cependant, nous croyons devoir le recommander surtout à MM. du clergé comme une entreprise digne de leur estime et de leur patronage.

Nos lecteurs doivent se rappeler le nom d'un M. Brownson, de Boston; dont nous leur avons annoncé la conversion, dans le cours de l'automne dernier, et qui, comme philosophe et comme écrivain, s'était fait une assez belle réputation. On a eu l'obligeance de nous passer la traduction d'un de ses articles, sur le démagogisme, qui nous paraît mériter une attention particulière. Le jugement qu'il porte sur les principes démocratiques qui régissent l'Union américaine, n'est guère propre à leur concilier l'estime et l'affection des hommes réfléchis, justes et bien pensant, et à leur accorder cette supériorité réelle qu'on entend prôner tous les jours, avec tant d'emphase. Il est bien difficile, en effet, que des théories démoralisatrices puissent procurer une prospérité constante et durable. Il n'y a que la vertu qui soit capable d'opérer ce miracle. Un peuple dépravé est comme l'avare et le débauché, dont les désirs sont insatiables. Tant qu'il ne sera point vertueux il ne pourra être longtems heureux et constant. Il pourra bien le paraître pendant quelque tems, mais cette félicité ne sera qu'apparente et de courte durée; comme le voluptueux et le prodigue, dont le sort paraît d'abord désirable et qui finissent toujours par consumer leur santé et leur richesse pour satisfaire leurs convoitises et leurs passions. Aussi a-t-on toujours regardé comme bienfaiteur de l'humanité celui qui travaille à moraliser le peuple et à le rendre vertueux, parce que c'est le seul moyen de le rendre véritablement heureux. Voici l'article dont nous venons de parler.

Extrait traduit de Brownson's Quaterly Review.
No. 1. January 1844. Boston

DU DÉMAGOGISME.

Une erreur s'était emparée du monde à peu près dans le tems de notre origine nationale, c'est que tous les maux que la race humaine souffre étaient le résultat d'un mauvais gouvernement, et qu'un gouvernement sagement constitué les guérirait comme de lui-même : De là nous sommes tombés dans cette méprise de croire que nos institutions prendraient soin d'elles-mêmes et feraient pour nous, sans que nous nous en mêlassions aucunement, ce grand bien social vers lequel nos esprits et nos cœurs sont portés. Mais le mauvais gouvernement lui-même procède d'une cause; et il ne peut avoir d'autre cause que l'ignorance, le vice, l'égoïsme et l'indolence du peuple; et les meilleurs institutions ne produiront que de malheureux résultats, si elles ne sont pas administrées d'une manière sage et vertueuse, et pour l'assurer, dans notre hypothèse d'un gouvernement juste, la sagesse et la vertu, ne doivent pas être seulement répandues dans la masse du peuple, mais être dirigées d'une manière directe sur l'administration elle-même.

Une autre erreur s'empara, à la même époque, de presque toutes les anciennes nations de la chrétienté savoir, que le peuple lui-même pourrait se faire une constitution, et qu'il n'y avait qu'à en conférer le soin au peuple pour la faire opérer avec succès. Le grand désir du tems était de se débarrasser des mauvais gouvernemens, ainsi que des gouverneurs tyranniques et oppressifs. On sentait que le peuple une fois admis dans le gouvernement, aurait un si grand intérêt à avoir un bon gouvernement, qu'il ne voudrait jamais se soumettre à un mauvais gouvernement, ou souffrir que le gouvernement devint mauvais, et que son propre intérêt le porterait à résister contre tous les magistrats tyranniques et oppressifs, et d'en investir aucun d'un pouvoir qu'il n'exercerait pas pour le bien commun. Tout cela était plausible et engageant; mais cela faisait nécessairement dépendre le bon gouvernement, non de la vertu du peuple, du sentiment de son devoir, et de la volonté du sacrifice, mais du sentiment de son propre intérêt. Le sentiment de son intérêt le porterait à établir un bon gouvernement, et à insister sur une administration sage et équitable. Mais en jetant un peuple dans l'arène, d'après le sentiment de son propre intérêt, en le laissant se gouverner

d'après les vues de son propre intérêt ; bien plus, en le lui enseignant, n'est-ce pas nécessairement détruire les vertus essentielles au maintien d'un gouvernement sage et prudent ? n'est-ce pas consacrer l'intérêt privé comme le motif du gouvernement ? et quand l'intérêt devient le motif du gouvernement d'un peuple, chaque individu ne s'efforcera-t-il pas de gouverner, non pour le bien général de tous, mais pour se procurer les moyens de parvenir à ses fins individuelles ?

Le principe de l'ordre politique qu'on cherchait à introduire et sur lequel les hommes d'état et les politiques s'appuyaient pour assurer les bienfaits pratiques qu'on devait attendre du gouvernement était de stimuler l'égoïsme de l'un contre l'égoïsme de l'autre ; c'est ce que nous pourrions appeler *la compétition universelle*. Le principe de cette compétition est l'égoïsme. Donnez donc carte blanche à l'égoïsme de tous, et l'égoïsme d'un chacun neutralisera l'égoïsme de l'autre, et nous aurons pour résultat—la justice éternelle, et un gouvernement sage et équitable, répandant des bienfaits comme la rosée du ciel sur tous, sans distinction de rang et de condition ! Vraiment, ce serait se servir du vice pour une noble fin, et proposer la transmutation d'un métal vil en un bien plus précieux que celui rêvé par les anciens alchimistes dans leur folle recherche de la pierre philosophale, mais le succès de cette théorie n'aurait pas donné le résultat anticipé. D'une proposition négative absolue comment en déduire une affirmative ? Admettant l'égalité absolue de tous, et que dans tous les cas l'égoïsme de l'un sera également balancé par l'égoïsme de l'autre, le résultat sera zéro, c'est-à-dire absolument rien. Mais admettant l'inégalité des éléments de la société et que l'égoïsme de l'un ne sera pas dans tous les cas la mesure exacte de l'égoïsme de l'autre, alors ceux dont l'égoïsme est le plus fort gagneront la prépondérance ; et ayant le pouvoir, n'étant ni que par l'égoïsme, ils conduiront le gouvernement pour leur propre avantage seulement. Et c'est précisément ce qui est arrivé, et que la moindre réflexion aurait pu faire prévoir aux moins habiles. L'idée d'obtenir un gouvernement sage et habile par le moyen de la *compétition universelle* doit donc toujours tomber. Mais ce n'est pas là le pire ; étant un appel direct à l'égoïsme, il excite le déploiement de l'égoïsme et par conséquent il augmente le mal même dont un bon gouvernement doit tout d'abord nous défendre.

Ce n'est pas encore tout : à côté de ce principe de la *compétition universelle* mettez celui de la *responsabilité au peuple*. La responsabilité du magistrat civil envers le peuple était sans doute regardée comme un excellent moyen d'établir le droit du peuple, d'ôter aux agens de l'autorité tout pouvoir en cas d'abus, et aussi comme un moyen de contrainte sur les agens eux-mêmes ; qui connaissant que dans le cas d'abus de leur mandat, le peuple pourrait les démettre, seraient obligés par l'amour de leur pouvoir et de leur place, d'user de leur puissance pour le bien général. Ici encore, la même tentative de changer le vil métal en un métal précieux, et de contraindre l'égoïsme de produire les effets de la plus sublime vertu. Mais les anciens alchimistes n'ont point découvert la pierre philosophale. Nous n'avons encore trouvé aucun expédient pour changer le plomb en or et en argent. L'égoïsme est égoïsme, et sera égoïsme, quoique vous en disiez. Et alors, au lieu d'éviter d'abuser de son mandat, pour ne point perdre sa place ou son autorité, il fera tout son possible pour s'assurer la confiance du peuple, en témoignant le plus grand respect pour sa vertu et son intelligence, et la meilleure volonté du monde de ployer sur sa volonté, et de faire ce qu'on lui commande. L'égoïsme devient un courtisan et cherche à parvenir à ses fins, en flattant le peuple souverain et en *faisant semblant* de n'avoir d'autre intérêt que le sien. Il ne tyranniser pas et n'opprimera pas avec une main forte en affrontant le pouvoir du peuple, mais il le fera par finesse et par ruse, et il pillera le peuple et s'enrichira du consentement de ce même peuple qui lui en fournira les moyens. S'il faut plaire au peuple, et gagner sa confiance, c'en est assez ; n'importe le moyen.

Ainsi, le résultat d'obliger les officiers du gouvernement et les aspirans aux places de se rendre responsables au peuple, a été tout simplement d'encourager le *démagogisme* et de couvrir la terre d'essaims de démagogues avides et sans principes. Pour obtenir une place ou de l'autorité, il me faut plaire au peuple ; le seul chemin praticable de l'égoïsme, c'est de le flatter, de l'écouter, d'épouser son opinion, de prendre la loi de lui, de ne jamais lui résister ou de contrebarrier son chemin, en advenne ce qu'il pourra. L'é-

goïsme devient donc une girouette : ne cherche ni la vérité ni la justice, mais que ce qui est populaire ; ne dit point : Qu'est-ce qui est juste ? mais simplement : Qu'est-ce que le peuple dira ? Il n'a point d'opinion de lui-même. Il ne contrarie point les préjugés du peuple (1), ne foule au pied aucun de ses confrères. Il est réservé sur toutes les mesures pour lesquelles l'esprit du peuple ne s'est pas encore déclaré, il est tolérant sur toutes les erreurs nouvelles, parce qu'elles peuvent devenir populaires demain. Il est prudent, poli, obséquieux, il n'est point rude, point grossier, et ne passe point ses poings à travers les côtes de personne. Sur sa face repose un sourire continu, sa voix est douce, agréable et enchanteuse, il est calme, patient, doux et sans précipitation, il est exempt de colère et d'emportement, et *prend son temps*. S'il faillit aujourd'hui, il réussira demain. *La seconde bonne pensée du peuple* dressera tout, et le mettra au haut de l'échelle. De là tout dévouement courageux pour la vérité, toute force pour défendre ce qui est juste, toute résistance ferme contre l'erreur, et l'illusion du peuple, tout effort hardi et vigoureux pour faire avancer le peuple et pour obtenir des progrès généraux et particuliers, tout cela est hors de place, et doit être mis de côté, car tout cela peut nuire à la popularité, et peut-être, offenser la majorité, et par conséquent peut nous empêcher d'obtenir les objets qui convoitons notre ambition.

Nous ne faisons pas ici un tableau de fantaisie, malheureusement nous peignons d'après nature. On peut voir l'original partout. Le mal est devenu grand et menaçant. Nous avons perdu notre fierté, nous avons sacrifié notre indépendance, nous sommes devenus rampans et serviles ; effrayés de dire que notre âme nous appartient jusqu'à ce que le public nous aient permis de le dire, ou au moins que nous soyons un peu assurés que ce n'est pas *impopulaire* de le dire. La bassesse et la servilité de la littérature américaine sont presque universellement admises. Elle n'a point de force, point de but, point de profondeur, point d'élevation. Elle cherche à gagner la faveur du peuple, et non point à corriger le sentiment public. Elle est l'écho de l'opinion publique, et ne la forme point.

Maintenant nous prétendons que cela découle naturellement du principe de responsabilité au peuple, établi par nos politiques. Si vous ne cessez de dire à vos hommes d'état : "Souvenez-vous de votre responsabilité au peuple." Vous devez vous attendre à les entendre demander, non pas qu'est-ce qui est juste ? mais, qu'est-ce qui est populaire ? et quand vous avez ainsi conduit vos hommes d'état dans cette marche de le guider par l'opinion publique, vous en avez fait autant, pour tous ceux qui respirent à quelque place, ou au pouvoir, vous en avez agi ainsi pour le grand corps de notre communauté, et non pas en faveur des hommes politiques eux-mêmes, mais bien en faveur de toute espèce de département quelconque. *La popularité* deviendra le point de mire de toute ambition, et l'opinion populaire sera l'étendard de la moralité. Le public interviendra partout. Le ministre de la religion fera sa cour au public et la chaire adoucira ou supprimera les vérités qui sont désagréables au peuple. Tout se fera dans la vue de gagner l'estime publique, et tout ce qui ne sera pas fait pour s'assurer une popularité immédiate sera regardé comme une bévue, ou pour mieux dire comme un crime. Dans un pareil état, quelle force pourra-t-on avoir pour soutenir un gouvernement juste, équitable, et courageux. Nous sommes indubitablement dans un tel état ; et penchons vers un tel état, si nos institutions elles-mêmes, du moins les doctrines qui y ont rapport, et avec lesquelles nous avons commencé notre carrière politique, ont une tendance sinon directe, au moins inévitable pour nous y faire tomber. Ici est le côté faible de notre état de politique et c'est ce qui sera toujours le résultat d'un état politique qui s'appuie sur l'égoïsme, l'intérêt, la compétition universelle et la responsabilité à la volonté du peuple. Tel est le danger auquel nous sommes particulièrement exposé, et contre lequel, si nous aimons notre pays, et si nous désirons faire prévaloir la justice, nous devrions être toujours sur nos gardes.

Il serait inutile de vouloir renier ce que nous venons d'établir, comme il le serait aussi de vouloir prouver que les gouvernements populaires n'ont pas une tendance directe de créer une multitude de démagogues, et de rendre ce qui est populaire l'étendard de ce qui est juste, ou de ce qu'il convient d'entreprendre. Les gouvernements populaires sont favorables, par la liberté de com-

(1) On l'a vu dans le procès des incendies de couvent, où les juges refusèrent d'agir sous prétexte que le peuple se révolterait. *Note du traducteur.*

pétition qu'ils maintiennent, au commerce, à l'industrie, à une grande prospérité matérielle *pour un tems*; c'est-à-dire, qu'une grande partie du peuple demeure saine—aussi longtemps que le principe d'égoïsme qu'ils couvent n'est pas encore devenu universel. Mais aussitôt que le principe sur lequel ils sont fondés gagne le cœur de la communauté, et que l'appétit des richesses, des places et de la puissance affecte toutes les classes et devient universel, alors toute espèce de prospérité s'évanouit, et la communauté tombe en pièces par un vice interne, et par sa propre corruption. Ce qu'on appelle état libre est souvent remarquable par une activité subite et surprenante, mais il l'est aussi par une chute et une défaillance aussi subite et aussi surprenante, et cela réside dans la nature des choses, à moins qu'il n'y ait un principe opposé et conservateur indépendant du gouvernement. En ce cas si nous voulons négliger les leçons de l'antiquité, (car notre coup d'essai n'est pas aussi nouveau que nous nos en vantons quelquefois,) nous avons tort de négliger les leçons de notre propre expérience. Toute personne qui étudiera attentivement notre histoire politique, et analysera avec soin nos institutions populaires admettra que notre état contient en lui les germes de sa propre dissolution, et que ces germes commencent déjà à se développer. A moins que cette tendance, à laquelle nous nous sommes déjà laissés aller si loin, ne soit arrêtée et qu'un principe conservateur plus fort et plus efficace ne vienne à notre secours, on doit abandonner toute espérance d'un meilleur succès.

Nous connaissons combien tout cela doit être peu du goût de nos concitoyens et combien ils le recevront mal. Il sera aisé de l'attribuer à notre imagination malade, ou à notre ambition déçue, il sera aisé de l'attribuer à une décadence croissante de nos institutions, à un penchant vers les autres formes de gouvernement, ou à un amour de singularité et de notoriété. Tout cela est aisé à dire, et tout cela sera certainement dit, et sera cru non pas par un peu de monde. Il y a mille langues intéressées à faire taire la voix de la vérité qui est encore faible, et qui le peuvent faire ainsi. Mais, hélas! la vérité reste toujours la même, et le mal n'en existe pas moins, quelque efficacement que nous cherchions à le cacher aux yeux des spectateurs. Le mal est là. Le cancer ronge jusqu'au fond des entrailles, et il faut que la mort tôt ou tard, s'en suive. Nous dirons ce que nous voudrions du médecin qui nous avertit du danger, qui nous avertit de ne point perdre de tems, et d'appliquer le remède avant que le mal devienne incurable; nous pouvons l'envoyer et en appeler un autre qui nous dira des choses agréables, qu'il n'y a aucun danger, que nous pouvons manger, boire, danser, chanter, être joyeux tout comme d'ordinaire; mais cela ne nous servira de rien, le cancer est là, et il mange, mange, et n'en mange pas moins.

Mais nous n'avons point terminé le catalogue de nos dangers; la racine de tout le mal est dans la présomption que nous avons d'obtenir une vertu positive d'une pure quantité négative, c'est-à-dire, de l'égoïsme. Cette tentative comme nous l'avons vu fait que l'égoïsme devient le principe qui gouverne toute la communauté. Ainsi donc, le grand objet de l'action, en autant que le gouvernement y est concerné, est de chercher les moyens de promouvoir non point le bien public, mais l'intérêt privé, mais de supposer qu'il peut en même tems promouvoir l'intérêt privé de tous ou même d'une majorité, cela est absurde. Il ne peut, dans la nature des choses, que promouvoir l'intérêt privé d'un petit nombre; alors il doit y avoir quelque *machination* par laquelle le petit nombre contrôlera les opérations du gouvernement, s'en assurera pour lui les avantages; dans le langage du jour "les dépouilles" à cette *machination* nous lui donnerons le nom de PARTI. Il peut y avoir encore dans le pays quelque reste de vertu, quelque reminiscence de cette doctrine que nous devons chercher le bien public. Ceux qui partagent encore ces souvenirs peuvent, s'ils sont libres d'agir, suivant leurs propres convictions et d'après leurs devoirs, nous troubler et traverser nos desseins. Il nous faut les contrôler par l'organisation de partis, par des usages de parti et substituer le dévouement de parti au dévouement du public, et faire ainsi que les vertus mêmes du peuple servent aux avantages de l'égoïsme. Delà découle un système de tactique de partis. Système dont notre pays a plus à craindre que de toute autre cause quelconque.

Ce système, si nous l'avons bien étudié—et nous l'avons étudié d'après la doctrine des amis intimes de ce personnage distingué qui en est à présent le représentant le plus distingué—est en substance celui-ci: Dans un gouvernement républicain tout doit être fait par partis. Alors notre premier effort est de gagner et de conserver la majorité pour notre parti. Nous ne devons

jamais proposer aucune mesure pour le jeter, ou le laisser dans la minorité. Si nous conservons notre parti dans la majorité nous pouvons de tems à autre par son moyen proposer et conduire telles mesures que nous jugerons à propos ou expédiente. Marquez ceci. Le premier objet est non pas de trouver et de supporter ce qui est pour le bien public, mais, par le moyen de notre organisation et de notre enseignement, de mettre et conserver notre parti dans l'influence. Après cela, si l'on peut servir le public sans tomber dans la minorité, bien et bon; si on ne le peut, pourquoi? tant bien que bon, *pourvu qu'on puisse parvenir—aux charges*. Rien ne peut être pire que cela. Les partis régulièrement organisés dans un gouvernement républicain, organisés dans une vue de permanence, en sorte que le premier devoir du citoyen est de les soutenir, sont remplis de plus grand danger contre la liberté. Ce sont des efforts pour détruire la constitution et pour rendre la minorité capable de gouverner la majorité. Ce sont des machines construites tout exprès pour centraliser le pouvoir, à l'avantage des politiques intriguans, qui en s'emparant du pouvoir, peuvent conduire comme il leur plaira. Les seuls partis réellement tenables dans un gouvernement libre sont ceux qui surgissent comme naturellement et d'eux-mêmes, et qui se groupent à l'entour des différentes vues de la politique du gouvernement. Ils viennent quand ils peuvent, durent aussi longtemps que cette politique dure, il se dissolvent d'eux-mêmes. Ils viennent, ils accomplissent leur objet, et disparaissent.

Mais ayant démontré que tout doit être fait par et d'après le Parti, et que notre principal devoir est de travailler à l'organisation et à l'ascendance de notre parti, une chose sur laquelle on doit insister c'est la *fidélité à notre parti*, et à la stricte *adhérence à ses usages*. La soumission de toute opinion individuelle, convictions et préférences à la décision du parti, laquelle décision, qu'on le comprenne bien, doit toujours être effectuée par les susdits politiques qui se sont emparé du pouvoir. Cela renvoie toutes les affaires entre les mains des comités centraux, et prive la grande masse des citoyens de toute voix libre dans la résolution des mesures, ou dans l'élection des candidats. Ces comités souvent constitués par eux-mêmes, ou, si ce n'est pas le cas, choisis par une faible minorité, décèlent toutes choses, et ne laissent aux citoyens en général, ou à la grande masse du parti rien autre chose à faire, que d'accepter leurs décisions, de soutenir leurs nominations, ou de prendre sur eux la responsabilité de jeter le gouvernement dans les mains du parti opposé.

Pour tenir entiers les rangs de son parti, pour empêcher les membres de les rompre, et de témoigner leur indépendance, on fait appel aux passions les plus basses et les plus dépravées du cœur humain. L'individu qui se montre un peu mal à son aise ou qui se dispose à fronder l'opinion de son parti, sera dénoncé, jeté de côté et déclaré ennemi, et n'ayant plus droit à la confiance de son parti. C'est ainsi que ces hommes doivent être attachés à leur parti, fidèles à ses usages, à ses décisions, à ses nominations, non par attachement pour ses principes et ses mesures, mais par crainte que s'ils font preuve de leur indépendance, ils perdront leurs parts au gâteau.

Maintenant prêchez cette doctrine au pays, et faites-en le mode de conduire à terme toutes les affaires politiques, et toute l'action du gouvernement sera à la merci des démagogues rusés, fins, adroits, et intriguans, et c'est ce que notre pays, a, comme nous l'avons déjà vu, une tendance forte, et directe à multiplier.

Autre extrait de M. Brownson.—Des démagogues.

Quand je vois des hommes enhardis dans la corruption, gorgés des *dépouilles* du peuple, se donner eux-mêmes comme les meilleurs amis du peuple, comme les meilleurs avocats de la *démocratie*, et comme les ennemis de tous ceux qui nient la force, je suis nécessairement porté à croire qu'il y a quelque chose dans cette *théorie* particulièrement favorable à l'accomplissement de leurs desseins corrompus et je n'ai pas besoin d'une meilleure évidence pour m'assurer de son hostilité complète contre toutes les fins légitimes du gouvernement. Ce que nous voulons ce n'est pas des professions pleines de vents sur la liberté et l'égalité, des discours bruyants, et des déclarations hardies sur la *démocratie* mais une *liberté substantielle*, d'après laquelle tout individu peut remplir en sûreté sans aucun empêchement, ou difficulté, sa fonction particulière dans le corps de la société, soit que cette fonction soit celle de la tête, ou de la main ou du pied. Les vrais ennemis de cette liberté substantielle sont vos politiques démocrates qui louent le peu-

ple de leurs lèvres, et qui avec leurs mains pillent leurs poches, ou ceux qui gissent comme des Jackasses (1) envers des chefs orgueilleux qui sont trop élevés pour piller—excepté par députés. Pour eux et leurs maîtres la démocratie est sans doute une doctrine pleine de gloire ; mais le peuple de ce pays connaîtra, à la fin, mais peut-être trop tard, je crains, qu'en suivant les fils de cette facile démocratie, il s'éloignera de toute espèce de gouvernement sage et équitable, et de toute espèce de morale saine et entière. C'est à cause que la démocratie accorde un ample champ à ces envahisseurs politiques que je me méfie d'elle entièrement, et que je demande des masses la préservation de notre constitution, comme une protection contre ceux qui les flattent et les pillent.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

Correspondance particulière.—La solennité de la Purification est doublement un jour de fête pour Rome. En même temps qu'elle célèbre un des plus touchans mystères du christianisme, la capitale du monde catholique salue par de publiques démonstrations de joie l'heureux anniversaire du jour où le pape Grégoire XVI est monté sur le trône pontifical. Dès le point du jour, plusieurs salves d'artillerie ont été tirées au château Saint-Ange où flottaient les hautes bannières aux armes du souverain Pontife. La messe solennelle, la bénédiction et l'imposante procession des cierges ont eu lieu dans la Basilique de Saint-Pierre au milieu d'un immense concours et de fidèles d'étrangers de distinction dont plusieurs avaient eu l'honneur de recevoir des mains du pape un de ces cierges bénits.

Après la cérémonie, le sacré Collège a eu l'honneur d'exprimer ses félicitations au souverain Pontife par l'organe de son vénérable doyen, le cardinal Micara. Rentré dans ses appartemens, le pape a reçu dans le premier salon d'audience les différentes députations des Ordres religieux et des Chapitres qui viennent tous les ans, à pareil jour, se mettre aux pieds de Sa Sainteté et lui faire hommage d'un cierge richement orné. Nous avons revu dans cette solennelle réception, avec un vif sentiment de bonheur, le R. P. de Gêramb qui, malgré son extrême faiblesse, et à peine remis d'une longue et douloureuse maladie, a voulu porter aux pieds du souverain Pontife un nouveau témoignage de sa profonde vénération. Par une intention qui prouve la haute estime et la bienveillance affectueuse du pape pour le célèbre abbé procureur-général de la Trappe, Sa Sainteté a daigné envoyer à sa rencontre, au bas du grand escalier du Vatican, sa chaise à porteur. Il serait impossible de rendre l'expression de joie et de cordiale affection qui a éclaté dans les paroles et sur le vénérable visage de Grégoire XVI à la vue de l'illustre Trappiste qu'il avait pu craindre de ne plus revoir. Le cierge présenté cette année par le R. P. Gêramb n'était pas moins remarquable par son poids de 60 livres que par la richesse des ornemens. On y lisait en lettres d'or cette inscription latine :

GREGORIO XVI. PONT. MAX.
Terris in levamen divinitus dato
Sacri Principatus annum XV feliciter ineunti
Abbas Maria Joseph de Geramb Proc. Gen. Trappens.
Singularæ Parentis publici benignitatem
Immerito indeptus
Nominè totius religiosi Ordinis
Die sacro Mariæ Puerperæ perlitanti
Cereum humillime offerbat
Cui inerat superpictum

DISTICHON

VIRTUTVM. PATER. ALME. TVARVM. EST. CANDOR. IMAGO
EXHIBET. IMPERI. LVX. BENEFACIA TVI.

—Le *Diario* rend compte de plusieurs visites que le Saint-Père a coutume de faire tous les ans durant la semaine qui précède le carême, aux églises et communautés religieuses de Rome.

Le 27 janvier, S. S. s'est rendue à St. Jean-de-Latran, d'où, après avoir fait sa prière, elle est allée visiter l'hôpital *ad sancta sanctorum*. Elle a parcouru les salles de ce pieux établissement, consolant et bénissant les malades : les Sœurs hospitalières qui donnent là, comme partout, des preuves continuelles de leur infatigable charité, ont eu la consolation de baiser les pieds du Saint-Père ; le cardinal Mezzofanti, protecteur et visiteur apostolique de l'hospice, a eu l'honneur de recevoir et d'accompagner Sa Sainteté.

Le lundi 3 février, le Pape a visité l'Eglise du *Jésus*, où le Très-Saint-Sacrement était solennellement exposé sur le maître-autel resplendissant de mille lumières. Le R. P. Roothann, sup.-gén. de la Compagnie de Jésus, à la tête de tous les religieux, a reçu le Saint-Père à la porte du couvent. S. S. est demeurée longtems en prière au pied de l'autel : puis elle est entrée dans la sacristie, où les religieux et les élèves du collège germanique ont été admis à lui baiser le pied. Avant de rentrer au Vatican, le Saint-Père a daigné s'arrêter quelques momens au couvent des religieuses Capucines, pour qui cette précieuse faveur a été un juste sujet de joie et de

douce consolation.

Le Mercredi des Cendres, il y a eu chapelle papale au palais du Vatican. Le souverain Pontife a béni et distribué les cendres à tous les membres du sacré collège et de la prélature. La messe a été chantée par le cardinal Castracane, grand pénitencier, et le discours d'usage, après l'Evangile, a été prononcé par un religieux théatin, qui remplaçait le procureur-général de son Ordre.

Enfin le 6 février, jour anniversaire du couronnement du Pape Grégoire XVI, le cardinal Lambruschini, secrétaire d'Etat, comme le premier des cardinaux créés par Sa Sainteté, a célébré dans la chapelle Sixtine, la messe solennelle à laquelle le Saint-Père assistait, entouré du sacré collège, de la prélature, des patriarches, archevêques et évêques, du sénat romain et de toute la cour pontificale.

Après la cérémonie, le Souverain Pontife a reçu dans la sacristie, par l'organe du cardinal Macchi, sous-doyen du sacré collège, les félicitations les plus cordiales et les protestations du dévouement le plus profond.

Dans la soirée de cet heureux anniversaire, Rome a présenté le coup-d'œil d'une magnifique illumination. Mais c'est surtout par d'abondantes aumônes distribuées par l'archevêque d'Athènes, aumônier de S. S., que le pape Grégoire XVI a voulu faire bénir son nom et célébrer le souvenir de son élévation au trône pontifical.

PRUSSE.

—De tout temps le protestantisme a porté contre l'Eglise catholique l'accusation de *tyrannie spirituelle*, parce qu'elle exclut de son sein quiconque ne conserve pas sa foi dans toute son intégrité. Or voici que le clergé évangélique de Prusse en vient aux mesures de rigueur contre ceux de ces membres qui étendent la liberté d'examen jusqu'aux mystères du christianisme, et prétendent, en les imitant à la raison, ne faire qu'une légitime application du principe protestant.

La *Gazette de Silésie* produit, sous la rubrique de Breslau, une déclaration d'excommunication protestante, signée de six ministres évangéliques, portant : " Que le sieur Wislicénius et consorts, ayant, dans la déclaration publiée en leur nom, à Königsberg, le 29 mai dernier, *renié la confession universelle de l'Eglise chrétienne*, les soussignés se croient, en leur qualité de membres et de ministres de cette Eglise, obligés de déclarer qu'ils ne considèrent plus comme chrétiens ni comme membres de l'Eglise, lesdits sieurs Wislicénius et consorts, renégats de la foi de l'Eglise, qu'ils cessent de reconnaître le sieur Wislicénius en particulier comme pasteur de l'Eglise évangélique et comme leur confrère dans le ministère, jusqu'à ce que, ayant fait pénitence, il soit revenu à la foi de l'Eglise.

D'autre part, un pasteur de la principauté de Lubœck avait adressé pour la même cause, à un de ses paroissiens, une lettre par laquelle il l'excluait de la participation à la cène et à tout exercice du culte évangélique. Le consistoire a exigé du pasteur la rétractation de son arrêt, mais celui-ci persiste à soutenir son droit de répression de l'incrédulité dans sa commune. Il faudra que l'autorité civile intervienne dans ces conflits.

—La *Gazette évangéliste-ecclésiastique* de Berlin, que dirige le célèbre professeur Hengstenberg, publie un article significatif, intitulé : " Plainte sur la décadence de l'Eglise évangélique," et qui commence ainsi :

" Nous soussignés, prédicans, nous sentons obligés d'exprimer publiquement notre profonde douleur de la décadence patente de notre chère Eglise évangélique, laquelle se manifeste aux yeux de tous dans les événemens qui, dans ces derniers temps, ailligent cette Eglise."

Ce manifeste, signé par neuf ministres, est motivé sur des faits nombreux qui attestent en effet le mouvement fatal et presque universel qui entraîne le protestantisme allemand dans les dernières erreurs du rationalisme. Et c'est au moment où l'Eglise évangélique de Prusse pousse ce cri de détresse, que les journaux, afin de nous donner le change, affectent de présenter l'apostasie de Ronge et de quelques adeptes de la même valeur, comme un commencement des conquêtes qu'ils présagent aux sectes protestantes sur le catholicisme !

AUTRICHE.

—Les feuilles catholiques du Tyrol contiennent ce qui suit :

" Nous apprenons d'une source digne de foi que S. M. l'empereur d'Autriche a résolu d'assigner aux religieux expulsés du couvent de Muri (en Suisse) un asile dans un établissement de moines Augustins, situé sur le territoire de Balzano. Le pape a donné son approbation à ce projet. L'abbé du couvent portera le titre d'abbé de Muri : mais il n'aura point voix délibérative dans les Etats du Tyrol."

AUSTRALIE.

—Le mardi 10 septembre et jours suivans, fut tenu un synode, la première assemblée de ce genre qui ait eu lieu dans l'hémisphère austral, présidée par Mgr. l'archevêque Polding, et auquel furent présents les évêques suffragans d'Hobarton et d'Adélaïde, le prieur de la métropole de Sidney, les théologiens consultants et 25 prêtres desservant des paroisses.

AMÉRIQUE.

—Mademoiselle Sara Waggonman, nièce de l'ex-président Tyler, et l'une des plus beaux ornemens de la cour de Washington pendant le règne de son oncle, est entrée comme religieuse au couvent de la Visitation à Baltimore.

—On lit dans le journal *New-York-Sun* : Parmi les personnes marquantes qui ont embrassé dernièrement la foi catholique, on compte le révérend J.-J. Bailey, auparavant ministre épiscopalien à Harlem, qui fit son abjura-

(1) Gens à courbettes ou adulateurs. *N. du Tr.*

tion dans un voyage à Rome, et qui est à présent prêtre catholique et professeur au collège Saint-John (Ponhain); Mme. Van Buren, fille du docteur Mott, de cette ville; le révd. E.-P. Howell, à présent pasteur catholique d'Elizabeth-Town (Nouvelle-Jersey); Miss Jones, fille du juge Jones, de la Cour Suprême, et John Brugh Livingston, écuyer de cette ville: ce dernier, depuis sa conversion, a écrit un ouvrage fort estimé sur la doctrine de la justification.

Nouvelle Orléans.—Mgr Odin, Vicaire-Apostolique du Texas, est parti pour Boston, d'où il doit s'embarquer pour l'Europe.

Mgr. Chanche est également retourné dans son diocèse, accompagné du vénérable M. Badin. Le Révd. M. J. Timon, visiteur des Lazaristes, après avoir donné à Mobile une retraite qui a produit d'heureux fruits parmi les Catholiques, et avoir prêché ensuite une retraite aux Sœurs de la charité de Nouvelle-Orléans, est parti cette semaine pour Natchez où il a dû ouvrir, jeudi dernier, une retraite pour les Fidèles de cette ville.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—On lit dans l'*Aurore*:

Singulier cas de pétrification.—Le village de Berthier vient d'être témoin d'un de ces phénomènes naturels extraordinaires qui peuvent être la source de si perpétuelles consolations pour les familles; c'est la découverte d'un corps humain pétrifié (merveilleux procédé qui s'opère dans les entrailles de la terre, encore le secret de la nature, par lequel notre fragile structure humaine se transforme en une froide et solide statue de pierre) trouvé par des gens qui réparant les fondations de l'église de Berthier, frappèrent contre un cercueil qui contenait une vieille femme, l'épouse d'un M. Morrison de l'endroit, qui avait été enterrée là 14 ans auparavant. La parfaite conservation de la tombe attira l'attention des fossoyeurs qui s'aperçurent que le corps était intact et avait subi la pétrification. Le visage était vermeil comme celui d'une femme en pleine vie mais paraissant depuis longtemps sur le retour de l'âge; les pieds avaient perdu leurs doigts, soit qu'il fussent tombés par la corruption ou qu'ils eussent été détachés par quelque accident; le nez aussi était entamé par un incrédule qui ne voulait rien croire sans faire cette épreuve. Le contour du corps est si parfaitement dans son ordre que la tension du cordon qui retenait son linceul l'a imprimé tout au tour le corps. Les ongles sont fort bien marqués sur les doigts, mais les cheveux ont disparu et la couleur du corps est fort peu altérée. On a fait des démarches pour obtenir d'en faire l'exhibition, mais un proche parent de la défunte en a pris possession. Ce sont, comme nous l'avons dit, les restes d'une Dame Morrison enterrée depuis plusieurs années dans les voûtes de l'église de Berthier. Un petit ruisseau d'eau courante filtrait sous le cercueil; c'est la cause qu'on assigne à ce phénomène.

—Des américains ont offert £400 pour le corps pétrifié dont nous avons parlé il y a quelques jours, afin de l'exhiber publiquement; mais la famille à qui il appartient s'est refusée à cette profanation et veut conserver ces restes qu'un phénomène a ainsi conservés. Nous apprenons que la pétrification se compose en grande proportion d'une roche siliceuse.

Castor.

—On nous dit qu'il doit venir en Canada, dès l'ouverture de la navigation dix nouveaux régiments qui seront stationnés le long de la frontière américaine.

Idem.

ANGLETERRE.

—Lorsque sir Robert Peel a exposé, en 1842, son plan financier devant le parlement, il s'est attaché à présenter les faits avec la plus rigoureuse exactitude, et sans s'exagérer les effets des réformes qu'il proposait. La plupart de ses espérances se sont réalisées. La taxe sur le revenu a produit la somme sur laquelle il comptait: les douanes, malgré les réductions faites dans plusieurs parties du tarif général, ont continué à donner chaque année des ressources plus élevées, et le ministère anglais espère qu'il y aura pour l'exercice qui expirera au 5 avril prochain un excédant de recette de 125 millions de francs sur les dépenses.

Le délai, pour lequel la taxe sur le revenu a été votée, expire, et il s'agit maintenant de savoir si on maintiendra cet impôt plus long-temps encore.

Deux alternatives se présentent: En conservant la taxe sur le revenu, dit sir Robert Peel dans la séance des communes de vendredi dernier, il serait possible de réduire certains impôts qui frappent plus immédiatement les entreprises industrielles et commerciales du pays, c'est-à-dire d'abaisser de nouveau les taxes à l'entrée. Une pareille mesure serait accueillie avec beaucoup de faveur par le parti manufacturier, et comme l'expérience de 1842 a donné des résultats satisfaisants, il ne serait pas impossible que le parlement adoptât une nouvelle modification des tarifs dans le sens d'une réduction. C'est le terrain sur lequel se rencontrent et se battent le parti territorial et celui des manufactures; car l'abaissement du tarif établi en principe, ébranle profondément la législation sur les céréales. Aussi, sir Robert Peel n'aborde-t-il ces questions qu'avec prudence. Il consulte adroitement la chambre, tout en laissant percer ses desirs et les opinions du cabinet. La conservation de la taxe sur le revenu, outre qu'elle permettrait de réduire quelques autres impôts, laisserait encore au gouvernement la faculté d'accroître les forces maritimes. Cet accroissement est nécessaire par l'augmentation continuelle des possessions coloniales de la Grande-Bretagne.

En 1792, dit sir Robert Peel, l'Angleterre avait 22 colonies; en 1820 leur nombre s'élevait à 34, et en 1845 on en compte 45. Cette extension prodigieuse des possessions coloniales a nécessité sans cesse de nouvelles forces maritimes. Après avoir démontré la nécessité de nouveaux ornemens, le

ministre propose d'augmenter la marine de 2,500 hommes. Ce n'est point dit-il, dans un but de guerre et d'oppression qu'on propose d'augmenter l'armée; mais uniquement pour accorder une protection plus efficace au commerce anglais.

La suppression de la taxe sur le revenu empêcherait le ministère de réaliser la réduction projetée des taxes qui pèsent sur le commerce, sur l'industrie, l'accroissement des forces navales rencontrerait également des obstacles. Voici de quelle manière les choses se présenteraient, en admettant l'hypothèse de la suppression de la taxe. Le produit du revenu fixe est estimé pour 1846 à 47,900,000 liv. sterl. Six mois de la taxe du revenu sont évalués à 2,600,000 livres, et la Chine paiera l'année prochaine 600,000 livres. Total du revenu pour 1846, 51,100,000 livres. Dans cette situation, les recettes se balanceraient à peu près avec les dépenses. Si au contraire on conserve la taxe sur le revenu, les recettes seront, au 5 avril 1846, de 53,700,000 liv. sterl.; et l'excédant du revenu sur les dépenses d'environ trois millions et demi. Sir Robert Peel prend l'engagement de réaliser cet excédant tout en augmentant la marine et en apportant des modifications dans le tarif des douanes.

—Dans la séance de jeudi, le ministre de l'intérieur, sir James Graham, a présenté un nouveau règlement concernant le paupérisme, et a dit à cette occasion qu'il y avait en ce moment en Angleterre 1 million 500,000 individus à la charge de la charité publique, et que depuis 1815 il avait été payé, pour la taxe des pauvres, plus de 200 millions de livres sterling, ou 5 milliards de francs, c'est-à-dire une somme équivalant à plus d'un quart de la dette nationale.

—M. Baring remplace, dans l'administration tory, sir E. Knatchbull; comme trésorier-général de l'armée, et lord Jocelyn remplace M. Baring au bureau du contrôle.

LA FLEUR ET LES EPREUVES.

I.

PAR l'une des plus froides journées du mois de janvier de 1820, vers midi, les passans s'arrêtaient, rue de Grenelle-St.-Germain, devant l'élégante boutique d'un fleuriste, et contemplaient, en dépit du ciel sombre et mélancolique, l'étalage enbaumé du marchand. Les fleurs réchauffées par une douce température; confondaient leurs brillantes couleurs et mêlaient leurs parfums, défiant le jaloux hiver, et appelant le prochain printemps, charnant tous les regards.

Les curieux s'arrêtaient, repartaient, se succédaient; un seul enfant, parmi eux, semblait oublier la bise et la gelée, et mettait une si opiniâtre persistance dans son admiration, qu'il paraissait être enraciné au trottoir, et attaché aux vitres de la boutique.

Cet enfant, âgé de neuf à dix ans, était assez pauvrement vêtu; son visage pâle et délicat exprimait une langoureuse tristesse; de longues boucles de cheveux blonds flottaient sur ses épaules, et encadraient gracieusement l'ovale fin et mignon de sa figure naïve: le pauvre petit tremblottait de tout son corps, et ses lèvres roses étaient agitées, autant par un frisson nerveux que par les pensées qui faisaient battre son cœur. Les arbustes exposés au public recevaient de leur jeune ami de libérales caresses; mais entre tous, un camellia magnifique fixait son attention, ses soins, son amour, disons-le, sa convoitise!

C'était un camellia du Japon, haut de trois pieds, dont les nombreux rameaux bruns chargés de feuilles vertes, luisantes, ovales, portaient des fleurs solitaires d'un rouge vif, éclatant. Les yeux de l'enfant n'abandonnaient pas ce riche arbrisseau, et au sourire qu'il lui adressait, on eût pu deviner dans sa contemplation passionnée, le touchant indice d'une vocation pour ce que le créateur a fait de plus pur, de plus joli, de plus éphémère!

La porte vitrée du fleuriste fut tout à coup poussée par une main finement gantée, et une jeune femme élégante entra d'un pas lesté et silencieux dans la boutique, qu'un domestique en livrée referma presque aussitôt.

L'enfant, toujours absorbé par sa rêverie, ne prit pas garde à l'arrivée de la belle dame, et continua de regarder les fleurs, le menton collé aux vitres.

—Avez-vous pensé à moi? dit la jeune femme, en s'asseyant dans un fauteuil que le fleuriste lui avait offert avec empressement.—Oui, madame la marquise, j'ai reçu hier toute votre commande, et un choix charmant qui vous séduira.

—Vous êtes un homme de parole, je le vois. Aussi je finirai par me ruiner chez vous.—Madame la marquise ne se ruinera qu'en aumônes; elle est si bonne.

—Pas de compliments si vous désirez ma pratique, M. Nicolàs. Ah ça, dites-moi donc, je vous prie, quel est ce joli garçon que je rencontre souvent à votre porte, et que voilà encore aujourd'hui?—C'est un pauvre enfant passionné, comme vous, pour les fleurs probablement, madame, car il vient faire ici des stations courageuses. Imaginez-vous que quand je jette devant lui quelques fleurs flétries,

il les ramasse avec soin, les examine longtems, et les emporte je ne sais où.

—Pauvre petit !... Ah ! ah ! mon Dieu ! le beau camellia ! mon Dieu qu'il est beau ! Depuis quand avez-vous cela ?... Et vous ne m'en disiez rien ? Dieu qu'il est beau !

La marquise s'était levée brusquement, et avait couru à l'arbuste pour le regarder de plus près. Cette jeune femme était aussi jolie, aussi délicate, aussi séduisante que la plus fraîche des merveilles fleuries de M. Nicolas. Sa voix était caressante et douce ; son sourire enchanteur montrait deux rangées de petites perles ; toute sa personne était gracieuse, avenante, aimable, dans son élégante simplicité.

Le fleuriste prit à deux mains le vase où vivait le camellia, et le déposa aux pieds de sa charmante pratique.

Alors les yeux du petit pauvre s'animent, et suivirent les mouvemens du fleuriste avec inquiétude et chagrin.

—C'est ravissant ! dit la marquise... c'est ravissant ! Vous allez me vendre cela un prix fou ?...

—Le prenez-vous ?—Oui, certainement... J'en rêverais nuit et jour... Tenez, ne me dites pas le prix, il pourrait me faire réfléchir ; je suis si souvent grondée à cause de vous ; et ce n'est pas à tort, car j'use plus de fleurs, à moi seule, que tout un essaim d'abeilles... Adieu... François, ajouta-t-elle en se tournant vers son domestique, prenez ce vase... Adieu, M. Nicolas ; envoyez-moi votre note du mois dernier, car, après tout, il faut payer ses folies.

—Madame la marquise ne doit pas plus de mille francs.—Vraiment !... Adieu.

La jeune dame sortit de la boutique du fleuriste, et remonta la rue de Grenelle. En passant auprès du pauvre enfant, elle lui jeta un regard plein de douce bienveillance, et continua son chemin. Le pauvre petit avait brusquement baissé la tête pour cacher deux grosses larmes embarrassées dans ses cils. Puis, lorsqu'il se vit dépassé par le domestique qui portait l'arbuste, à côté de sa maîtresse, il poussa un soupir qui l'oppressait depuis longtems, et son visage mignon prit une expression désespérée.

Tout à coup, l'enfant se mit à courir sur les traces de la marquise, s'arrêta, ramassa un mouchoir brodé échappé du manchon de la belle dame, la rejoignit, et lui dit d'une voix émue :—Madame, vous avez laissé tomber votre mouchoir sur le pavé, le voici.

—Ah ! mon petit ami, ce que vous venez de faire est très-bien, vous êtes un honnête garçon, et méritez une récompense. Il y a beaucoup d'argent dans le coin de mon mouchoir, et si vous l'eussiez gardé...—Je suis fils d'un honnête homme, Madame.

—Oui, mais vous avez bien froid sous ces habits légers ; tenez, mon bon petit, prenez ces deux pièces d'or et employez-les bien. Disant cela, la marquise dénouait son mouchoir, et, prenant deux louis, elle les offrit à l'enfant.—Merci, Madame, mon papa m'a défendu de recevoir d'autre argent que celui que je gagnerai quand je saurai travailler.

—Et quel état apprenez-vous ?—Mon père est peintre, Madame ; mais il est devenu presque aveugle et ne peut plus rien faire pour lui-même. Il me donne des leçons, voilà tout.

—Et quel genre étudiez-vous ?—Les fleurs...

—Ah !... c'est donc pour cela que vous êtes si assidu à la boutique de M. Nicolas... Pauvre enfant, vous venez vous inspirer chez le fleuriste ?—Oui, Madame, balbutia le jeune artiste, et il jeta sur le camellia un tendre regard plein de tristesse et d'amour.

—Vous n'avez donc pas de fleurs pour vos études, mon petit ami ?—Hélas ! Madame, c'est à peine si mon père peut me fournir mes crayons, mes couleurs, ma toile et mon papier... Nous sommes si pauvres ! les fleurs coûtent bien trop cher pour nous !... alors je vais tous les jours chez le fleuriste... Là, je regarde, j'étudie et je travaille après, de souvenir ! ah ! l'hiver est une rude saison !

—Et quelles sont les fleurs que vous aimez le mieux ?—Je les aime toutes !... toutes, répondit l'enfant avec un pieux enthousiasme ; mais il y en avait une qui me rendait fou !

—N'y est-elle donc plus ?

Le pauvre petit tourna encore la tête vers le camellia et marmotta tout bas :

—Non... vous l'avez prise... vous êtes bien heureuse !

La marquise éprouva l'un de ces généreux élans qui font tant de bien au cœur... son visage s'épanouit... la pensée de la bonne action qu'elle méditait sembla se réfléchir sur ses nobles traits.

—Je suis désolée, mon ami, reprit-elle après une courte pause, de vous avoir causé un moment de chagrin, en vous séparant de vos amours ; prenez ce camellia, et gardez-le en souvenir de notre rencontre.

Sur un geste de sa maîtresse, le valet de pied remit au jeune

artiste le vase précieux, objet de toutes ses envies, et le pauvre enfant, revenu de son étourdissement subit, chercha en vain sa belle bienfaitrice... elle avait disparu.

Suite et fin au prochain numéro.

A VENDRE

A CE BUREAU,

L'ALMANACH DU CLERGE CATHOLIQUE DES PROVINCES BRITANNIQUES DE L'AMÉRIQUE DU NORD POUR 1845.

Prix : 18 sols.

UN LIVRET intitulé : ASSOCIATION DE PRIÈRES POUR LES PRÊTRES DÉFUNTS.

Prix : 15 sols.

—AUSI—

QUELQUES centaines de gravures de l'Autel de l'Archiconfrérie de la Cathédrale de cette ville, pouvant servir de BILLET D'ADMISSION à la dite ARCHICONGRÉRIE.

VENTE D'IMMEUBLE.

LUNDI le 28 AVRIL prochain, sera vendu sur les lieux par encan public, UN BEAU TERRAIN près de la MAISON DE LA PROVIDENCE, contenant 70 pieds de front sur 134 pieds de profondeur, borné en front par l'alignement de la rue Ste. Catherine, derrière par le terrain de l'honorable R. U. Harwood, du côté du sud-ouest par Wm. C. H. Coffin, écuyer, et du côté du nord-est par une rue avec MAISON en bois à un étage dessus construite et un excellent puits.

Ce Terrain était autrefois occupé par Dame Veuve Gamelin, comme l'aîné des vieilles femmes infirmes.

Pour plus amples informations s'adresser à PAUL JOS. LACROIX, Ecr. Rue St. Hubert.

La Vente à ONZE heures.

A VENDRE,

ET POSSESSION DONNÉE AU 1^{er} MAI PROCHAIN.

UNE SUPERBE MAISON en pierre à trois étages, située au village de la POINTE-AUX-TREMBLES, de la contenance de 55 pieds de longueur sur 36 de largeur, avantageusement occupée et bien connue depuis longtems comme maison de commerce, ayant double cave, ainsi qu'une Boulangerie, Salière, Glacière, Hangar, Boucherie, quatre Ecuries, deux puits, un grand jardin rempli d'arbre fruitiers de différentes espèces.

Pour être vendus les dites dépendances à la porte de l'église de la paroisse de la Pointe-aux-Trembles, le lundi 21 AVRIL prochain à DIX heures du matin.

J. B. CADIEUX.

L'acquéreur aura beaucoup de facilité pour le paiement d'une partie de la somme (au moins 5 à 6 ans).

N. B. Le contrat de vente sera passée par M. Michel Boulet comme propriétaire, conjointement avec M. J. B. Cadieux.

ADVERTISEMENT.

A person name WILLIAM BURKE, having obtained from me, last year, a WRITING authorising him to collect money to build a catholic chapel at Mississkoubay, I warn the public that I have taken from him all authority to that affect and consequently, that no person should give him any money till he receives new orders.

J.-B. A. BROUILLET, Priest.

DEUX MAISONS A LOUER.

L'UNE (PLACE LARTIGUE), encoignure des rues Sherbrooke et St. Denis.
L'AUTRE (FAUBOURG QUÉBEC), " " Ste. Marie et Salabery.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LAMOTHE,
Rue Ste.-Thérèse, vis-à-vis les imprimeries de J. STARKE & Cie., et du CANADA GAZETTE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. —Six lignes et au-dessous, 1^{re} insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7d.
Dix lignes et au-dessous, 1^{re} insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1^{re} insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, }
Publié par J. B. DUPUY, } PRÊTRES.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.